

Une main inconnue se déposa sur ses épaules et ce sursaut d'humanité le sortit de sa torpeur. Ses yeux s'ouvrirent sur cette chambre d'un blanc immaculé, lui qui espérait ne jamais se réveiller.

Le ronronnement familier des machines lui caressait les oreilles il lui fallut quelques minutes avant de reprendre conscience de son corps, il contempla la perfusion qui s'enroulait autour de son bras, qui l'enchainait ici. Le liquide jaunâtre se diffusait lentement dans ses veines pendant que l'infirmier enveloppait les plaies béantes de Mathieu. Son épiderme était en alerte, ça piquait, ça brûlait et sa chair palpitait comme pour lui rappeler qu'il était vivant.

-Comment avez-vous fait ça ? Questionna l'homme en blouse blanche.

Mais Mathieu ne l'écoutait pas, il ne voulait plus répondre à ces questions trop souvent posées. Il n'était pas dupe, il avait appris que dans ce monde chaque parole pouvait se retourner contre lui. C'est pourquoi il ne parlait plus, il avait érigé autour de lui des remparts impénétrables, une forteresse de solitude dont seul lui avait la clef.

C'est brutalement que cette phrase vint à ses oreilles, encore une fois : « vous allez être transféré ». Ces mots savaient briser à chaque fois l'espoir qu'il nourrissait encore, celui de rentrer chez lui.

Sa mère ne l'avait pas appelé, la peur de perdre son fils avait laissé place à autre chose, un sentiment amer. Elle lui en voulait de vouloir détruire ce qu'elle avait construit, elle ne comprenait plus et ne voulait plus chercher à comprendre. Une fois seul Mathieu arracha l'aiguille au creux de son bras, il se réfugiaît dans la salle de bain. Il aimait le contact de l'eau froide sur sa peau, il ressentait enfin quelque chose dans ce corps las, anesthésié de toute forme d'émotions. Lorsqu'il releva la tête il aperçut un jeune homme dans le reflet, il était grand mais plutôt maigre, son corps était vouté comme s'il s'excusait d'être là. Mathieu s'approcha à quelques centimètres de la glace, ses yeux étaient éteints, sa peau pale et ses traits tirés, il avait changé malgré lui.

Il envoya un message a sa sœur pour qu'elle lui apporte des affaires mais il ne voulait pas lui parler ni la voir, la honte le figeait et Adèle le savait.

Le lendemain on déposa ses affaires dans sa chambre, un grand sac en cuir usé par le temps. Dans l'après-midi deux hommes vinrent le chercher pour l'amener dans l'hôpital psychiatrique le proche, il détestait ce nom. Le lieu était miteux, figé dans les années 60, autour des multiples bâtiments se trouvait un parc où gisaient des bouteilles vides et surement dans un recoin leur propriétaires.

Mathieu résiderait maintenant dans l'aile gauche du bâtiment le plus loin possible de l'entrée et de son portail immense. Sa nouvelle chambre était d'un rose saumon délavé et on pouvait à peine passer entre le lit médicalisé et le minuscule bureau qu'elle comportait, bien sur la seule fenêtre était bloquée et donnait sur la cour où plusieurs patients discutaient.

C'était la troisième fois qu'il venait ici et a peine arrivé il n'avait qu'une pensée : partir.

Gabrielle, une des infirmières pénétra dans sa chambre sans un bruit. Elle lui prodiguât ses soins machinalement puis l'escorta jusqu' à l'aile principale où l'attendait le psychiatre.

C'était un homme d'une quarantaine d'année, ses cheveux étaient brun et drus, dans ses grandes mains le stylo qu'il faisait tourner paraissait ridicule. Mathieu l'avait vu des dizaines de fois et l'homme lui posait toujours la même question :

-Comment vous sentez vous Mathieu ? demandât-il en sortant nonchalamment ses dossiers

-Si je suis ici c'est que ça va mal, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

L'homme ignora son intervention et reprit :

-Vous preniez votre traitement quand c'est arrivé ?

-Oui dit -il le visage fermé pour ne rien laisser transparaître.

Voilà six mois qu'on avait diagnostiqué Mathieu, qu'on lui avait apposé l'étiquette « bipolaire » et depuis ce moment dans son regard était né une douleur nouvelle. Mathieu comprenait enfin la

guerre qui se jouait en lui, un jour il était maître du monde et le lendemain son pire ennemi, son esprit était assiégé et il n'y pouvait rien.

Après avoir regagné sa chambre il s'employa à ranger ses affaires, au fond du sac sur du papier froissé se trouvait une note d'Adèle :

Prend soin de toi

Mathieu aurait voulu qu'elle le déteste plutôt que souffrir à cause de lui, il aurait préféré sombrer seul que de blesser ceux qui l'aiment mais le mal était fait et au fond de lui il le savait.

Dans son procès il était tour à tour accusé, juge et coupable. Sa prison était rose saumon.

Trois jours avait passé sans qu'il ne sorte de son lit, il attendait que passe cette descente mais elle se poursuivait inexorablement, il coulait à pic dans les profondeurs de la dépression. Pendant ces périodes la vie se poursuivait au ralenti.

Finalement il vécut 30 jours de plus dans ce lit.

Puis vint l'ivresse de la remontée, elle lui donnait l'impression de vivre plus fort. Mathieu était différent, il était « trop ».

Il passait du mutisme à un flot de paroles, il passait du lit à la salle commune, il passait du noir au blanc. Mathieu ne connaissait pas de couleurs intermédiaires, il aurait aimé connaître l'équilibre. Le psychiatre lui demanda à nouveaux comment il se sentait :

-Beaucoup mieux, je pourrais rentrer bientôt ?
Demanda-t-il

-Je pense qu'il faut ralentir un peu, depuis quelques jours vous ne tenez plus en place dans le service, il va falloir changer de traitement
Répondit l'homme visiblement préoccupé.

En sortant de la pièce Mathieu était livide, on l'enfermerait qu'il aille bien ou mal et il trouvait ça profondément injuste.

Il voulait partir, revoir l'extérieur. Mathieu essayait de se souvenir du "vrai monde", les jours ici se répétaient indéfiniment. Toujours les mêmes infirmiers, les mêmes repas, les mêmes patients. Il les voyait déambuler dans les couloirs tel des zombies : drogués. A force de rester enfermé contre leur gré chacun craquaient tour à tour.

Certains essayaient de passer le portail : 5 hommes les clouaient à terre, puis d'autres se faisaient piquer par des tranquillisants et étaient mis des jours en isolement. La chambre de Mathieu était juste au-dessus de cette pièce et jour et nuit il entendait ces plaintes sur pures qu'elles lui fendaient le cœur. Il mettait des bouchons d'oreilles pour dormir et entendait toujours, malgré les somnifères sa nuit ne s'arrêtait pas. Les infirmiers de nuits passaient surveiller dans les couloirs tels des gardiens. Pas d'anges non, des gardiens de prison.